

à passer le samedi soir en discothèque, mangeant et buvant des produits inconnus de leurs ancêtres, dansant comme ces derniers n'auraient jamais ne serait-ce qu'imaginé pouvoir danser, et rentrant chez eux avec des moyens, à des heures et dans des conditions qui n'ont certainement pas grand-chose de traditionnel. Il faut donc comprendre que ce renouveau d'intérêt pour la tradition est lié à des motifs plus profonds et subtils qu'un refus du changement social et culturel. Et de fait, de nombreux indices montrent qu'il s'agit d'une réaction provoquée non par la modernité en général, mais par une de ses composantes spécifiques : je veux parler de cette progressive *homologation* entre les pays et les cultures qui semble constituer la caractéristique la plus saillante de notre temps.

Même le regard superficiel du touriste perçoit qu'aujourd'hui, entre la France, l'Italie, l'Espagne et les autres pays européens, mais ceci vaut aussi pour les États-Unis, les différences sont moins évidentes qu'il y a un siècle ou même un demi-siècle. On pourrait en dire autant des différences entre pays occidentaux et non-occidentaux, qui sont aujourd'hui incontestablement plus réduites. S'il en est ainsi, il est possible que le passé et la tradition reviennent au centre de notre attention parce que c'est là – et dans certains cas, seulement là – que réside le dernier bastion de la *différence*. À Paris et à Rome on débarque dans des aéroports identiques, on voit passer sur la route les mêmes automobiles,

on entend sur le trottoir les mêmes sonneries de téléphone portable : où réside la *différence* entre ces deux cités ? Ou encore, où réside la différence entre eux et nous ? Dans le passé. C'est la basilique de Notre-Dame qui nous donne la différence identitaire, c'est le campanile de Saint-Marc à Venise. Ce sont les innombrables lieux mythologisés sur tout le territoire¹, ce sont les pratiques religieuses traditionnelles, les langues ou les dialectes des ancêtres, les recettes des grands-mères. Le *passé* se configure de nouveau – et de façon assez dangereuse, voudrais-je tout de suite spécifier – comme le lieu de l'*identité de groupe*. D'un côté, donc, nous sommes toujours plus engagés dans l'assimilation « présentiste » produite par les téléphones portables, les vêtements, la musique, les divertissements, la technologie, etc. ; de l'autre, nous nous voulons différents et nous en appelons au passé des lieux et des traditions en tout genre. Nous vivons immergés dans une anthropologie réelle de l'*homologation* et nous nous inventons une anthropologie imaginaire de la *différence*.

Inutile de le dire : à l'origine de ce mouvement européen en direction du passé culturel, on trouve encore une autre cause, en un sens complémentaire

1. P. Nora, *Les Lieux de mémoire*, 7 vol., Paris, Gallimard, 1984-1992 ; sur les rapports entre historiens et « tradition » nationale, cf. la discussion de M. Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 1999.